



LES PAYSANS  
DES ENVIRONS DE PARIS.



Le paysan des environs de Paris ne ressemble à aucune autre chose : il n'est ni campagnard ni citadin ; ce n'est point l'ouvrier des faubourgs ; ce n'est pas non plus le pauvre et simple Auvergnat ; est-il mieux ? est-il plus mal ? je n'en sais rien : il est le paysan des environs de Paris , enfant d'une race franche et distinctive ; il a hérité de ses pères l'amour du travail , la persévérance dans les fatigues , la patience dans l'adversité ; s'il échoue



dans une branche d'industrie, il en prend une autre; on le voit tour à tour porter à Paris le produit de son jardin, courir les marchés avec la fine volaille du Mans, vendre des œufs, du beurre, du lait, et finir quelquefois par augmenter le nombre de ceux qui, à la tête d'un chien, d'une voiture, viennent tous les lundis rapporter aux Parisiens leur linge, blanchi aux eaux de la mare du village. Le paysan des environs de Paris est fidèle à sa femme; il se fait respecter de ses enfans; rarement il emprunte, plus rarement il ne rend pas; il a horreur d'un banqueroutier, et comprend difficilement qu'il est des cas où l'on peut rester honnête homme en faisant tort aux autres.— Pourquoi faire plus d'affaires qu'on n'a d'argent? demande-t-il; si l'on va selon ses moyens, il est impossible de *s'enfoncer*; mais voilà comme sont les gens des villes, ça veut briller, et aux dépens de la probité...—Il n'a peut-être pas tort dans sa simple manière de penser...

Le paysan des environs de Paris est hospitalier, humain, parfois généreux; il écoute avec bienveillance le récit du malheur: il le soulage, s'il peut; souvent sa voiture chargée de fruits ou de légumes porte aussi un pauvre mendiant ou un conscrit fatigué qu'il conduit pour rien à Paris... Mais, d'un autre côté, le voisinage d'une

grande ville lui a donné sinon des vices, du moins des défauts inconnus au Bas-Breton ou au franc et loyal Bourguignon: s'il ne va pas le lundi boire à la Courtille le produit d'un pénible travail, il se grise quelquefois le dimanche au cabaret du village; il est rusé en affaire, se vante de tromper les chalands sur la qualité de la denrée, et s'entend fort bien à arranger sa conscience avec ses petits intérêts. A la fois incrédule et superstitieux, il bafoue les prêtres et fait dire des messes pour le repos de l'âme de sa mère qui est venue la nuit demander des prières en faisant un bruit d'enfer dans la cheminée; il vous dit tout bonnement que la confession *c'est des bêtises*, et il a la plus profonde vénération pour le Juif Errant ou pour Alexis le Cénobite. Il a dans son intérieur quelque chose de la discorde qui trouble les ménages des faubourgs; il sait jurer, il crie après sa femme; ou plutôt sa femme crie après lui. Sa fille, en venant à la halle vendre ses fruits, a appris qu'on pouvait tenir tête à ses parens: elle est raisonneuse, maussade; tandis que son fils, s'il ne lui résiste pas ouvertement, ne tient pas pour sacré l'ordre qu'il en a reçu, et pense qu'on est dans un siècle où les enfans en savent plus que leurs pères. Le paysan des environs de Paris parle politique; il sait les nouvelles, il les raconte, pas toujours exactement, par exemple,



car il ne les comprend pas très-bien. Il dispute sur l'ancien ministère Polignac qui voulait que la France fût comme des bêtes, et croit qu'on eût fait bien de ne pas garder Casimir Périer au pouvoir, parce qu'il ne voulait pas la guerre *qu'est* si nécessaire, à cause *qu'y a trop* d'hommes... Enfin il est un mélange de bon et de mauvais : le bon vient de lui, le mauvais est du voisinage, qu'il imite ou croit imiter (car l'ouvrier a son bon côté); il n'a rien de la domesticité des villes; il ne sait pas se gêner, et ne se croit pas moins qu'un riche bourgeois: s'il paraît quelquefois embarrassé devant lui, ce n'est point par humilité, mais dans la crainte d'en être moqué; il est vrai qu'il le lui rend bien, car il est persifleur, goguenard, et laisse rarement sous silence une chose qui lui paraît ridicule.

J'étais malade l'année dernière, la campagne m'était ordonnée, et, à la vive sollicitation de la nourrice d'un de mes frères, je me décidai à aller passer quelque temps chez elle, à Nanterre; j'emmenai avec moi ma sœur. Certaines d'être bien reçues par la famille Thomas, nous nous faisons une véritable fête de cette petite excursion. Nous partons en coucou, incommode et pauvre voiture, véhicule obligé de l'honnête citadin qui veut, le dimanche, aller respirer l'air de Vincennes ou de Saint-Cloud; son

cheval presque diaphane, son cocher en manches de chemise, et lui sale, crotté, rempli de poussière, avec sa tournure antique et sa charge grotesque, manquaient rarement d'essuyer le sourire dédaigneux du bourgeois aisé qui se rendait en fiacre à la même destination, tandis que celui-ci se voyait moqué par les laquais du riche équipage qui transportait ses maîtres à Versailles. Aujourd'hui le coucou peut aussi faire le ricochet en voyant descendre à la barrière toute une fournée de braves gens qui, n'ayant pu arriver aux dix sous exigés par les exploiters de la place Louis XV, ont été obligés de se contenter de l'omnibus; force à eux de faire à pied le reste du chemin, portant alternativement le panier où sont le melon, le morceau de veau et le saucisson du diner ..... Nous étions donc dans un coucou...

Maman, maman! voici madame Porter et mademoiselle Henriette. Ah! comme vous venez donc tard! Et mon frère de lait, comment se porte-t-il? M'envoie-t-il le beau mouchoir qu'il m'a promis? Tiens! ce gros paquet que vous avez pour quinze jours! et puis encore ce carton!.... cette jolie indienne que vous avez là!.... Maman, maman, venez donc m'aider... Entrez vous rafraichir... Je m'en vais chercher du vin à notre cave .... André, veux-tu bien dire bonjour tout de suite,



petit mal-appris ? Veux-tu bien ne pas te cacher comme cela , et regarder en face ! Prends garde à ton petit frère , que j'aïlle chercher maman et du vin....—

Telle est la réception que nous fait mademoiselle Toinette Thomas , grande fille de seize ans , bien longue , bien mince , blanche de peau , blonde de cheveux , qui ne serait pas mal si elle n'avait pas tant de taches de rousseur , si elle pouvait parler et rire sans avancer de grandes vilaines dents et sans cracher au nez de la personne qui l'écoute.... Elle est l'aînée de la famille Thomas , composée , de plus , de monsieur et madame Thomas , et de messieurs André et Julien Thomas , enfans l'un de quatre ans , l'autre de six mois.... Monsieur et madame Thomas sont à leur aise ; ils ont une maison à eux , un jardin , une carriole , une jument , des poules , des lapins , un gros chien , deux chats , des pigeons , un porc , et une carrière où ils font venir des champignons , que le père tourne et retourne , que la mère cueille , que le jeune André commence à emmaniveauter très joliment , et que Toinette vient vendre à Paris trois fois par semaine. Monsieur et madame Thomas ne savent lire ni l'un ni l'autre ; ce n'est pas qu'ils dédaignent la lecture , bien au contraire : ils se sont donné grand mal pour apprendre... lui surtout : pendant trois ans de suite , il a été à

la classe tenue par le maître d'école du pays. (Et remarquez qu'aux environs de Paris le maître d'école n'est que maître d'école , et qu'il laisse à d'autres le soin de faire le chantre , le sacristain , le sonneur de cloche et d'entretenir le jardin de M. le curé.) Après six mois de laborieuses études , M. Thomas parvenait au printemps à assembler fort joliment les syllabes , quand elles n'étaient composées que de deux lettres , comme *pa pa* , *i ma ge* , *ca ba ne*. Il fallait alors suspendre la lecture , le travail des champs allant avant tout. L'automne retrouvait M. Thomas chez le maître d'école , mais à grande peine alors lisait-il *m - o - n - r - o - n - champignon*. Trois ans de persévérance n'amenant aucun progrès , et l'honnête paysan voyant que , pour ne savoir pas lire , ses affaires n'en allaient pas plus mal ; qu'il ne se trompait pas du jour où il avait de l'argent à recevoir ; qu'il avait tout aussitôt qu'un autre calculé combien font six douzaines de maniveaux de champignons à deux sous et demi la douzaine , M. Thomas comprit qu'il ferait aussi bien d'en demeurer là de ses études : d'autant mieux qu'il commençait à se douter qu'il s'y était pris un peu tard pour faire son éducation ; mais toujours plein de respect pour la science , il jura que sa fille saurait lire. Elle avait à peine quatre ans , que déjà l'institutrice



du village la comptait au nombre de ses élèves ; elle y allait l'été, l'hiver ; elle y arrivait la première, elle en sortait la dernière ; et malgré tout cela, au moment où je vous parle, mademoiselle Toinette a seize ans, et ne sait lire que dans le premier chapitre de son catéchisme. Il est vrai qu'elle n'a pas sa pareille pour emmailloter, soigner, amuser son petit frère ; qu'elle fait le dîner, le déjeuner à sa famille et à trois garçons d'écurie ; qu'elle soigne la basse-cour, l'étable ; qu'elle part seule à minuit pour la halle, n'ayant peur de rien, pourvu qu'elle ait son fouet pour caresser la figure des curieux qui voudraient monter dans sa cariole, et son chien pour leur mordre les jambes. Elle va acheter le fumier, la terre, la graine, conclut les marchés, compte l'argent, paie les ouvriers, et ne se trompe jamais d'un denier....

Avec toutes ces occupations, il n'est pas rare que, pour grossir sa bourse, Toinette, le dimanche, quand elle revient de la halle à dix heures, fasse une demi-toilette et retourne à Paris (à pied) pour vendre quelques douzaines de gâteaux à la garde nationale ou à d'autres : aussi, quoiqu'elle ne sache pas lire, qu'elle soit sèche et longue, qu'elle vous crache par le nez, que le père Thomas ne lui donne rien en mariage, parce qu'il a gagné lui-même sa fortune et qu'il

veut que ses enfans en fassent autant ; aussi, malgré tout cela, Toinette a-t-elle déjà été aimée d'un maçon dit le Normand ; sa mère a-t-elle voulu la battre, parce qu'elle l'a trouvée deux fois dans l'écurie, causant en cachette avec le premier garçon, et la fille a-t-elle dans ce moment un amoureux du village avec qui elle se promène tous les dimanches au soir, sous les tilleuls qui sont devant l'église, au grand déplaisir de madame Thomas.—Toinette, ma fille, ne fais pas de sottises, lui dit-elle, car t'aurais des coups. — Dam ! faut bien que je voie s'il me convient, cet amoureux. Est-ce que vous ne parliez pas à mon papa, vous ?... Je suis jeune, moi, c'est pour me divertir aussi... j'ai pas envie de rester fille, dah... Malgré cela, Toinette est sage ! elle sait bien dire *qui y en a qui* sont joliment effrontées, qui s'en laissent conter par les garçons, et puis par ces enjoleurs de Parisiens... Plus souvent, qu'elle voudrait faire comme Lise la repasseuse, ou bien la petite Rose la couturière ! c'est celles-là qui sont hardies !... C'est pas étonnant qu'elles soient si bien mises ; qu'elles aient un châle de *mélinos* et une robe de *strofl*... Mais aussi tout le monde en cause dans le village, et ce n'est pas dit qu'elles trouvent un épouseur : ce sont des filles qui aiment les galans...

Madame Thomas n'empêche pas tous ces can-



cans, elle les approuve même; car si elle gourmande sa fille toute la journée, si elle lui donne un soufflet par ci, si elle lui jure après par là, elle rend justice à ses hautes qualités et peut se vanter qu'elle en vaut bien une autre. Madame Thomas est une bonne femme: si ses enfans sont malades, elle les soigne; jamais il ne passe un pauvre sans qu'elle lui donne un morceau de pain, un sou, une veste de son mari; elle pleure encore tous les jours la mort terrible de Geneviève de Brabant, et n'entend jamais sans pâlir l'histoire de la Pie voleuse; elle paie largement ses garçons, leur donne à boire, à manger tant qu'ils en veulent; elle est réputée dans tout Nanterre pour son honnêteté; elle ne manque pas de battre son fils quand il a le malheur de boire sans dire: *Santé la compagnie!* et elle est toujours la première à assister les accouchées et à donner des médecines aux enfans; mais ces vertus ne l'empêchent pas de crier comme une aveugle, sans s'arrêter; de jurer comme une païenne, de se disputer sur la grande route avec tous les cochers ou voituriers qui accrochent sa cariole, et de faire une scène à tous les manans qui se permettent d'appeler sa fille grande flandrine et son fils gamin. Elle n'en a pas moins un jour assommé à coups de bûches un superbe chien qu'elle avait, parce qu'il lui avait mangé

trois lapins: elle rend le mal pour le mal, défend à sa fille de saluer ceux qui ne la saluent pas, et ne va pas à l'église, parce que le curé c'est un jésuite. Quant à Monsieur Thomas, c'est la meilleure pâte d'homme qu'on puisse imaginer: il appelle ses fils ses moutards, et sa fille sa grande; il lui passe quelquefois en secret des pièces de dix sous, des francs même, pour augmenter ses épargnes; il empêche sa femme de tant la tourmenter; mais il devient terrible quand celle-ci parvient à lui monter la tête en lui faisant le détail des prouesses de ses enfans. Alors il se promet de châtier d'importance le délinquant; il prend un gourdin, il exige que le coupable reste là tandis qu'il fait les apprêts de la punition; mais comme il ne lui est pas défendu de gémir (ce dont il s'acquitte à merveille), le père Thomas se trouve tout attendri de ses larmes; il ordonne de faire des excuses; et le châtiment en demeure là..

Il faut avoir vécu à la campagne pour se faire une idée du mal que se donnent les paysans dans la saison des travaux. L'ouvrier de Paris a toujours fini son travail à huit heures du soir, il ne s'y met pas avant six heures du matin; mais le villageois n'est pas encore au lit à huit heures du soir, et à minuit il est déjà relevé et en route pour Paris; il passe la nuit à la halle, ne dort que dans sa charrette, et quand il re-



vient, c'est pour se remettre aussitôt à préparer les marchandises du lendemain. Il a de plus que l'habitant des faubourgs, par exemple, une excellente nourriture, et à moins d'une extrême misère, il ne se refuse pas la bonne soupe, la viande bien préparée, et le vin.

Mais revenons à la famille Thomas. Pendant mon séjour chez elle, la lille de leur frère s'est mariée.—C'est celle-là qui est riche !.. Elle a quatre mille francs.. de belles vignes.. un beau champ.. Ça fera-t-il une belle noce ! On dansera trois jours, y aura du monde de Paris... Le marchand de vin de la halle, l'entrepreneur, un épicier, et encore d'autres. — Madame Thomas en perd la tête : l'idée qu'elle et sa fille seraient moins bien que les autres n'est pas supportable... Elles ont bien chacune trois toilettes complètes ; mais l'une a été vue à Pâques, l'autre à la fête du Calvaire, la troisième pour le baptême de la fille à Marie-Jeanne, et il faut tout neuf pour la noce... Les champignons ont un peu manqué, l'argent est rare, on a fait un achat de terre qu'il faut payer ; n'importe, on se privera d'autre chose, mais Toinette aura une robe de mousseline avec un par-dessous en soie, un bonnet qu'il n'y a rien de si riche, un crêpe de Chine cerise ; il lui faut une chaîne, car sa cousine en avait une à son âge... Madame Tho-

mas a acheté douze aunes de taffetas gorge-pigeon, car elle veut que ça bouffe, et puis il lui faut des gigots : elle a pour plus de cent écus de bijoux. Son mari a un chapeau à trois cornes, des boucles d'argent à ses souliers ; le gilet, la veste, les culottes, en velours ; il ne lui manquera rien, non plus qu'à André : car on lui a acheté tout linge neuf ; l'enfant a un habit bleu, un chapeau rond ; il doit être fouetté s'il l'ôte un instant de dessus sa tête. Toutela famille part en cariole ; elle est superbe ; mais, pour rien au monde, je n'ai pu la décider à mettre des gants, pas même une seule paire pour eux quatre.

On pourrait croire que j'ai plus d'inclination pour Madame que pour Monsieur Thomas, car à peine si je parle de lui : c'est qu'à la campagne la femme est tout dans un ménage ; c'est elle qui commande, qui va, qui vient, qui tient la bourse... elle a d'ordinaire plus de tête que son mari : aussi ne fait-il rien sans la consulter.. A Paris l'époux dit : — J'ai un projet... Mon intention est de... Je veux que... A la campagne le paysan raconte : — Notre maison... La bourgeoise a voulu... On nous doit... La ménagère ne m'a donné que cela pour mon dimanche... — Cependant on n'est pas toujours d'accord, il y a des disputes...



Madame Thomas avait envie d'avoir deux porcs; elle en parlait depuis huit jours, et ne les achetait pas. Un matin que son mari était à Paris, l'homme au bétail passe; elle fait un marché avec lui, et la voilà en possession de deux superbes animaux. Le marchand continue sa route, toujours en débitant ses porcs; à Neuilly, il est rencontré par le père Thomas, qui, croyant faire une galanterie à sa femme, lui en achète deux, pas les plus beaux s'entend, ils étaient partis, mais bien ceux dont les autres n'avaient pas voulu; il les ramène à grande peine jusque chez lui; les pauvres bêtes n'en pouvaient plus. Mais l'idée de faire plaisir à sa femme soutenait l'homme; et les porcs, émoussillés par les coups de fouet, arrivèrent aussi... Tiens! dit André, en voyant entrer la caravane, encore des *porcs!* maman, viens voir les *porcs...* Elle vient voir, la maman; mais quel saisissement à la vue de ce double emploi de dix écus..! Jésus! s'écrie-t-elle, qu'as-tu fait? — Eh ben! j'ai acheté deux petits porcs. — Imbécile, à l'homme que t'as rencontré, n'est-ce pas? Eh ben! je lui en ai aussi acheté deux, moi.—Dam! est-ce que je pouvais le savoir, moi?—Mais, Seigneur! fallait-y pas y penser? Je t'avais t'y pas dit: Quand le marchand de bétail passera, j'achèterai deux porcs. Nous v'la ben à présent, quatre animaux!

c'est pas la chose de l'argent, mais qu'en faire? Et puis les tiens ne valent rien, c'est de la peau sur des os... il n'avait plus que les miens de bons... tu ne le voyais donc pas? t'as donc l'habitude d'acheter des porcs?.. t'en sais donc le prix?.. tu ne fais que des bêtises. — Allons, la femme, c'est fait à présent, quand tu crieras. —Oui, quand je crierai, v'la comme on dépense ses pauvres écus, et puis on est gêné après... Encore qu'est-ce que t'as payé ça? — Dix écus les deux.... Hélas! c'était le prix que la respectable ménagère avait donné pour les siens, et réellement ils pesaient au moins dix livres de plus que les autres. Il fit beau entendre la kirielle de malédictions, de jurons, de plaintes, qui se mirent à pleuvoir sur le pauvre mari. D'abord il conjura l'orage par le silence, puis il répondit quelques mots; puis ses oreilles s'échauffèrent, et, enfonçant alors son chapeau d'un cran, il releva fièrement la tête, et dit: Sacrebleu! tu nous endors pas mal avec tes sottises; vas-tu nous laisser la paix? Eh ben! j'ai acheté des porcs parce que cela m'a plu, et si ça ne t'arrange pas prends des cartes. La mère Thomas qui vit que la colère avait gagné son mari, ne dit plus mot; car, ainsi que les femmes de tous les pays, les paysannes savent fort bien quand il est à propos de se taire. Elle prit les petits ani-



maux, et grommelant entre ses dents, elle les mena à l'étable, où elle prépara leur déjeuner, l'idée de leur faire supporter sa mauvaise humeur ne lui étant pas venue. Pendant cette scène conjugale, mademoiselle Toinette cassait avec ses dents un litron de noisettes qu'elle mangeait tout en fredonnant un air villageois et en secouant sa chaise pour endormir son petit frère, qui criait, tandis que l'ainé mordait à même un melon dont il avait négligé d'ôter la peau et les pepins; mais le Ciel avait ordonné que les choses n'en demeureraient pas là, et qu'aujourd'hui le pauvre Thomas serait dans son tort. La moitié de son acquisition, trop fatiguée sans doute du voyage, ne voulait pas manger, haletait, et criait tant et plus; tandis que son camarade, au lieu de rester tranquillement dans son étable, furetait partout, effarouchant poules et lapins. — Viens donc voir, Thomas, dit la paysanne; viens donc voir tes bêtes, elles vont crever, va, c'est sûr ça. — Toujours mes bêtes, et laisse-les, ces bêtes. — Mais viens toujours voir; est-ce que t'es cloué là? arrive... Le complaisant mari se leva, tous deux entrèrent dans la cour. Dieu! quel spectacle se présente à eux!.... un des porcs couché, presque en agonie, et l'autre succombant sous le poids de M. André Thomas, qui avait

jugé à propos d'en faire son Pégase, et qui, à cheval sur son dos, le tenait par les oreilles, tandis que Toinette le tirait par la queue pour le faire marcher en arrière, foulant presque aux pieds le moribond; et cela avec ces gros éclats de rire particuliers à cette classe de la société. La vue de leurs parens arrêta leur jeu; mais la fermière, d'un seul coup d'œil, avait embrassé tout ce qui se passait: Ah! dit-elle, saisissant un morceau de fagot et courant après ses enfans; ah! scélérats de brigands, maudite race! vous monterez sur mes animaux; vous abimerez ce que j'ai; des pauvres bêtes déjà à moitié mortes que vous éreintiez encore; attendez-moi, je vais vous tricoter les épaules, pendants d'enfans... Et les soufflets, les coups de pieds, quelques coups de fagot, volaient çà et là. La fille prit la fuite, et bien lui en valut; car la mère, qui depuis le matin dévorait sa colère, était bien aise de la faire tomber sur quelqu'un. Mais André recevait la correction; il pleurait, il gémissait de toute son âme. — C'est pas *mè*, disait-il, c'est Toinette qui m'a dit comme ça: Monte sur les *petits pores*, et ze te trainerai; monte donc, ça va nous amuser. Ze voulais pas, *mè*; elle m'a porté; mais ze l'frai plus, pardonnez-moi, maman... Il était si gentil, le petit, demandant pardon en accusant sa sœur; il avait tant de grâce, tant de



naïveté; il versait des larmes si abondantes et si amères, que madame Thomas en fut émue : d'autant mieux qu'elle avait un faible pour son fils aîné. Il est vrai qu'il le méritait bien : c'est le plus aimable enfant du monde ; toujours de bonne humeur ; il a le germe de ce bon sens, de cette finesse de répartie, de cet esprit naturel qui caractérise le paysan, et qui est peut-être l'apanage de l'enfance, lorsqu'elle n'a pas été gâtée, adulée ; qu'on n'a pas recueilli tout ce qu'elle a dit et pensé, comme étant de petites merveilles. Mais le moyen qu'un enfant soit gentil quand on restreint ses saillies par ce pitoyable : Dis donc cela ; réponds ceci ; il ne faut pas parler ainsi ; tais-toi..... Ou ce qui est pis encore : Avez-vous remarqué ? il a dit cela... Mon Dieu, que d'esprit ! Répète, cher petit..... L'enfant sent votre sottise, car à cette prière de recommencer une chose qui lui est échappée sans effort, il se cache, honteux, et ne veut pas se donner en spectacle... Le petit André, livré à lui-même, courant la moitié du jour nu-pieds sur les grandes routes, jetant des pierres aux chiens, du plomb aux corbeaux, jurant comme un grenadier, n'ayant personne qui eût le temps de l'admirer; le petit Thomas disait impunément des choses charmantes ; et si ces mères de Paris, si fières de leurs petits perroquets, les avaient

entendues, elles auraient pâli de jalousie. Bref donc, une mère est toujours une mère, et madame Thomas, peut-être un peu repentante de sa vivacité, sentait peu à peu le fagot lui tomber des mains, et adoucissait l'énergie de ses expressions. L'enfant essuyait ses yeux avec le bas de la veste de son père, son nez avec sa langue, et le lendemain les pores étaient guéris, la dispute oubliée et tout le monde se préparait pour aller à la fête de Saint-Cloud. Le moyen de manquer cette belle occasion ? on y voyait cette année la petite Joséphine qui a Napoléon empereur écrit dans un œil, et l'empereur Napoléon dans l'autre (ce n'est pas très-lisible, il est vrai, mais enfin cela y est) ; la femme qui a de la barbe, la poule à tête d'homme, et vingt autres curiosités aussi extraordinaires. Si le bourgeois de Paris aime les fêtes, les cortèges, les processions, que dire de son voisin l'habitant des campagnes ? il n'y a pas une si mince revue, une si petite réjouissance qui ne l'attire ; il est à la course aux chevaux du Champ-de-Mars ; aux Champs-Élysées, le jour de la fête du roi ; il monte au Père-la-Chaise avec Manuel, et il avait les premières places à la Bastille, le 27 juillet 1851. Dans les assemblées publiques, son plus grand plaisir n'est pas la fête en elle-même, mais tous les accessoires qui



s'y trouvent, les phénomènes, les joueurs de gobelets, les vendeurs de poudre pour les dents, les marchands d'eau de Cologne à cinq sous le rouleau. Il se fait dire la bonne aventure, se laisse détacher pour rien sa veste, son pantalon, son gilet; il achète une boîte de l'onguent qui guérit les douleurs de rhumatisme en moins d'une heure; il entre sous toutes les tentes où se voit quelque monstruosité de la nature, et regarde gambader madame Saqui et messieurs Franconi; mais il n'aurait pas entièrement joui de cet heureux jour s'il n'avait pas mangé sans interruption depuis le moment de son arrivée jusqu'à son départ: fruits, gâteaux, viandes, croquets, bière, cidre, vin, tout y passe. Dans la journée dont je parle, Toinette a englouti trois douzaines de macarons, cinq croquets, six pommes, trois poires, deux pains d'épice; elle a sucé sept sucres d'orge, et cassé, pelé, mangé un quarteron de noix; elle a acheté une demi-douzaine de verres de coco et de limonade, et tout cela ne l'a pas empêchée de prendre sa part d'une énorme gibelotte de lapin, d'une salade, et d'une cruche de vin. Malgré ces précautions pour se mettre au-dessus du besoin, elle nous fatigua tout le temps du retour par ces cris lamentables... J'ai soif... Ah! mon Dieu! j'ai t'y soif!... Mais j'étrangle!... J'avale ma lan-

gue; que j'ai soif, Seigneur!... Et elle tapait la jument qui n'allait pas assez vite à son gré. Quand nous arrivâmes elle avala tout d'un coup un pot d'eau, et je crois bien qu'en rentrant dans la salle elle mordait à même une énorme pomme verte.....

Ce chapitre sera peut-être trouvé peu élégant, trop sans façon pour la plume d'une femme; mais il est exact et vrai; les scènes que j'ai décrites se sont passées sous mes yeux: quiconque a vécu à la campagne avouera que je n'ai rien exagéré; et dans le genre qu'ont embrassé les Cent-et-Un, on doit s'estimer heureux de trouver à glaner après tous les hommes de talent qui font part à la postérité de leurs observations spirituelles et pleines de vérité sur l'époque présente.

VICTORINE COLLIN.

